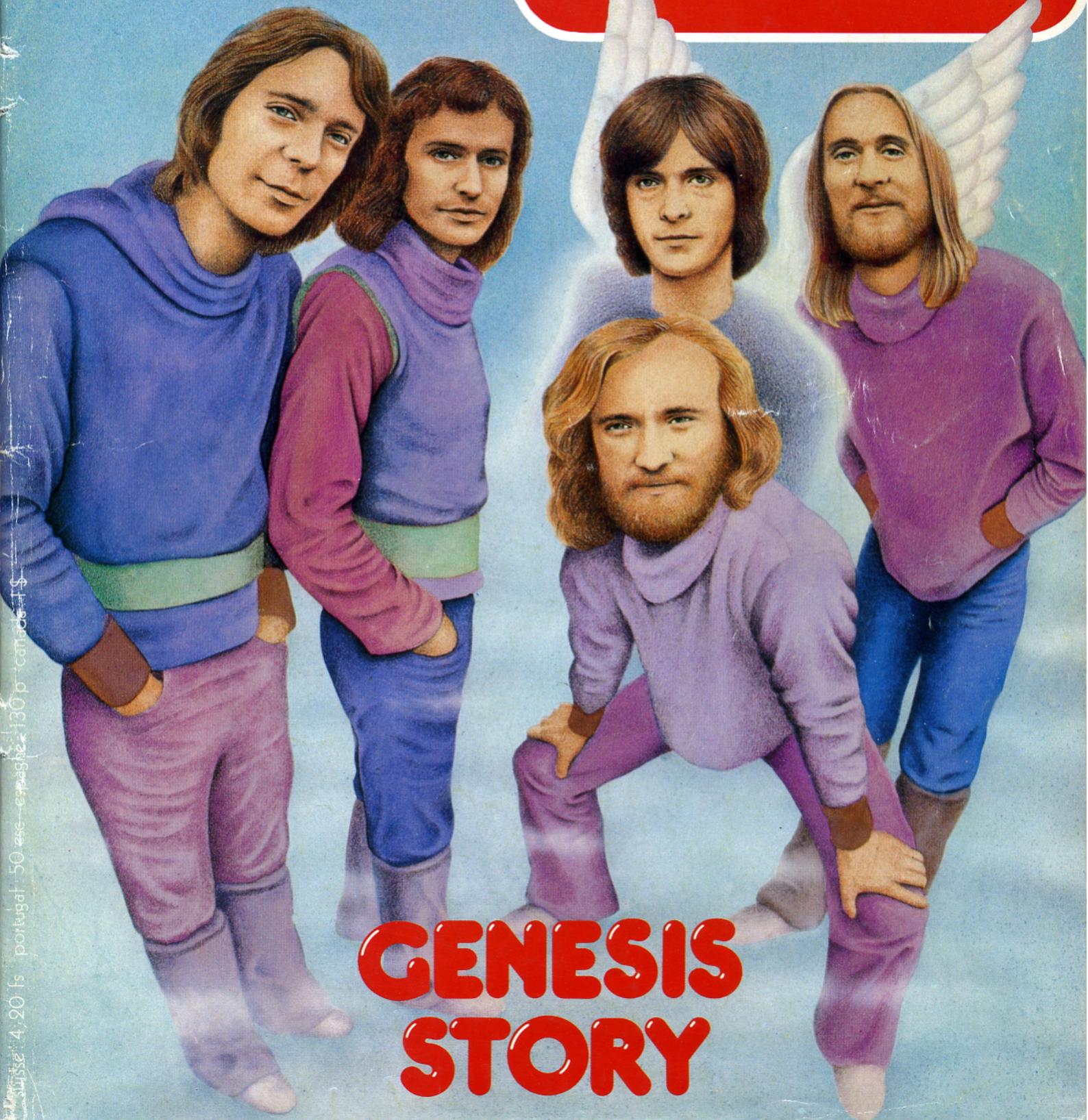


rock & folk



GENESIS STORY

Belgique: 4,20 fs Portugal: 50 esc Espagne: 130 p Canada: 15 \$

guerilla urb

CLEVELAND: THE CITY THAT WAS ROCK AND ROLL

Je ne voulais surtout pas rater mon entrée dans Cleveland; j'en rêvais, depuis trop longtemps. Mais quand j'y repense, je n'aurais même pas pu rêver ça. Il est sept heures du soir; il flotte depuis Memphis; le pote est sur les jantes et s'est finalement endormi. Je roule depuis deux heures, me cantonnant généralement aux freeways pépères, aux parkways bucoliques du Kentucky. Et me voilà happé par le freeway qui soudain se gonfle comme un fleuve; coïncé entre les semi-remorques qui bourrent comme des cons et me rendent aveugle; ça fait une semaine qu'on roule; je suis censé jouer les grands chasseurs blancs pour assister mon copain Melody dans son safari vinylique. Une semaine qu'on roule, et j'entre dans Cleveland. J'ai pas mon permis et je sais à peine conduire et je me farcis Cleveland au crépuscule sous la flotte. Perfect. On passe la zone industrielle qu'ils appellent le Flat; la fosse septique de Rockefeller Père. Le ciel est tout rose, rose bonbon, rose malade, rose pas naturel; et au-dessus du ciel il y a comme un couvercle gris plombé qui semble lisse et doux et qu'on croirait pouvoir toucher. Le pote se réveille, jette un œil incrédule sur tout ce merdier de brique et de fumée, sur ce fatras halluciné, mouillé, noyé, étouffé. « Merde, on se barre », qu'il dit, le pote. Moi je pense tout de suite à la première fois que j'ai vu Liverpool; c'est ce que j'avais dit aussi. J'y suis resté un an.

UBU

Je me fais plus ou moins pousser dans une exit, et je me retrouve dans Prospect par le plus grand des hasards. Un coup de fil, et Crocus nous donne l'adresse du Plaza, un immeuble de brique qui se tient presque solitaire sur la rue entre le quartier noir et le quartier polonais; pas loin de downtown; pas loin du Flat non plus; à Cleveland, j'apprendrai ça plus tard, on n'est loin de rien. Crocus arrive avec son pick-up et nous accueille, puis nous fait monter voir le reste des membres de Pere Ubu, qui habitent plus ou moins tous dans l'immeuble, ou du moins gravitent autour. Tout de suite on est surpris par leur accueil chaleureux, et par la maturité des musiciens. Jamais je ne me serais imaginé trouver la bande à Ubu (presque au grand complet, car Tony le bassiste était déjà saoul, saoul, SUR son balcon) rassemblée sur le tapis d'Allen Ravenstine (le joueur de synthé) en train d'écouter « The Beach Boys Love You » et d'éplucher amoureusement la grandeur et les mérites de Brian. Les Beach Boys! A Cleveland! Chez Ubu! Crocus s'empresse de m'affranchir:

« Dans les années 60, il y avait deux groupes énormes à Cleveland, les Who et les Beach Boys; nulle part ailleurs sauf à L.A. les B.B. n'étaient plus populaires. » Crocus jette un œil autour de lui, hésite, plonge ses mains dans les poches de son éternel imperméable gris. Le reste du groupe sait qu'il va nous donner le traitement. Crocus ne peut pas s'en empêcher; il est amoureux de Cleveland, et quand il parle de la ville son discours s'enfle, le moteur s'emballe, avec la même fièvre qu'on retrouve parfois dans les chansons de Pere Ubu: « Ce que les Beach Boys ont fait pour la Californie et L.A., on veut le faire pour Cleveland. Ici, l'été, c'est fantastique: si tu fais bien attention, tu peux sentir les vagues, les vagues, les ondes de la rue... C'est une sorte de surfing urbain... C'est un sport en voie de disparition, parce que bientôt il n'y aura plus d'essence, on ne pourra plus rouler; fini le « cruising »... La chanson « Streetwave », par exemple, c'est une chanson pour la bagnole. Ubu doit s'écouter sur cassettes, le pied au plancher. » (Le lendemain Crocus et le propriétaire d'un magasin de disques bien branché nommé Hideous Discobole nous feront une démonstration de ce qu'ils nomment « cruising » à Cleveland; il y a un endroit juste à la sortie d'un freeway où pour regagner le centre de la ville il faut traverser quatre files sur une longueur de cent mètres seulement; c'est ce que ces cinglés appellent « four-lane drifting » (dérive sur quatre voies), et apparemment c'est le sport local. L'expérience est concluante: Melody et moi on est verts de trouille, et après ça Melody refusera catégoriquement d'aller où que ce soit si c'est un autochtone qui conduit.) Crocus reprend le fil de sa vision: « Si le rock'n'roll était une ville, elle ressemblerait à Cleveland... C'est déjà presque une ville fantôme: dans le centre-ville, à 5 h, tu vois les gens qui s'empres-sent de fuir la ville; dans la journée les rues sont pleines de gens, et des fois tu n'entends pas un bruit, c'est comme s'ils n'étaient pas là. Ils ne veulent pas se réconcilier avec l'Idée de Cleveland, avec le fait qu'ils y travaillent pour produire toute cette merde et cet argent; c'est fantastique. »

SANS FILET

Crocus renifle un coup, va s'asseoir avec précaution dans le seul fauteuil qui puisse l'accommoder. Il montre les murs, la fenêtre, la petite cour en bas, les briques sales et attrayantes: « Cette maison, c'est l'ancien bordel de Rockefeller; c'est là que lui et sa clique entretenaient leurs poules. C'est Rockefeller qui a créé Cleveland; ensuite ils lui ont cherché des noises, alors il

leur a dit d'aller se faire foutre et il est parti à New York. » Crocus glousse un coup, trouvant l'humour cosmique de la chose vraiment trop irrésistible. « Et il les a laissés avec ça. Avec toute cette merde plus du tout adaptée aux temps qui courent, mais qui continue à fumer, à roter, à polluer... Nous, on adore ça; on attend que ça se vide complètement pour reprendre Cleveland et en faire le plus grand club de rock du monde. Déjà les gens fuient comme des rats, c'est la ville qui se dépeuple le plus rapidement aux Etats-Unis; on voudrait jouer dans les drugstores, dans les grands magasins, partout; faire de Cleveland notre terrain de jeu. »

Il est tard, et Crocus Behemoth demande si quelqu'un veut l'accompagner pour son « cruising » nocturne sur le pont qui surplombe le Flat; il ne trouve qu'un amateur. Le reste du groupe est moins expansif que Crocus, mais ce qui frappe quand on vit avec eux pendant quelques jours, c'est l'intensité de leur projet. Il y a des soirs où les rapports sont très tendus; il y a même des engueulades et des différends épiques, comme en témoigne ce trou dans le mur dans la pièce dans laquelle on couche. « Ah oui, ça c'est moi, hier soir », annonce placidement T. Herman, le guitariste. Il a pourtant l'air calme; mais les soirs où ils jouent, par exemple, il se calme les nerfs en construisant des modèles réduits...

Crocus, lui, tente de noyer son trac et sa nervosité grandissante sous un flot de paroles. On est dans l'appartement du dessous; une pièce aux murs nus et décapés; il y a un mannequin sur la cheminée, et deux ou trois fauteuils. La lumière est très belle; on attend un de ces fameux couchers de soleil que nous a chanté Crocus. Crocus est repassé en première; c'est l'humeur pensive; il y a moins d'envoies mais plus de sincérité. A ce moment-là, il est exactement comme le groupe est sur scène: en équilibre entre le génial et le grotesque, sans filet; très EXPOSE, très vulnérable. « A Cleveland on a nos fanatiques, mais le reste de la ville nous prend pour des rigolos; pendant longtemps on était une sorte de blague, pour eux. Jusqu'à ce qu'on attire plus d'attention de la part des media nationales et étrangères que n'importe quel groupe de Cleveland depuis les Raspberries... Faut vous dire qu'à Cleveland il y a deux mondes; il y a des standards musicaux très élevés, et une tradition pop bien ancrée. Il y a près de deux cents groupes à Cleveland, et beaucoup de clubs (dont l'Agora est maintenant le plus connu, à cause de Patti Smith). Mais ces groupes, pour travailler, doivent faire le hit-parade, jouer tout ce qui se joue à la radio. Certains de ces groupes sont si forts

Une idée assez juste de ce qu'est le « Boston Rock » : sans style, mal foutu, très rarement original, mais dégueulant d'énergie, d'exaspération, de jeunesse.

qu'ils te ressortent les chansons mieux que les originaux, mieux que les disques... Mais ça reste une « scène » débile et débilitante, malgré la qualité des groupes. Je crois qu'Ubu est le plus connu des groupes qui veulent faire « autre chose ». Avant il y avait Mirrors, qui n'existe plus. Mais il commence à y avoir toute une vague de cinglés qui forment des groupes et qui se nourrissent des vibrations de la rue, qui sont attachés à Cleveland, pour qui Cleveland n'est pas qu'une malédiction. Il y a le groupe de Peter (Laughner), le guitariste qui jouait avec nous avant; le truc s'appelle Peter and the Wolves; il y a 15-60-75, qui fait une sorte de blues teinté de Velvet; et aussi les Diamonds, qui sont très bons. Et toute la bande d'Akron, qui est la ville d'à-côté, là où ils fabriquent tous les pneus d'Amérique, là où tu respirez le caoutchouc brûlé à longueur d'année... Ceux d'Akron sont encore plus fous que nous; c'est normal, leur ville est plus dégueulasse... »

Le ciel est enfin rose, bleu métallisé comme une carrosserie. Crocus fume comme un pompier, joints, cigarettes, Crocus fume comme Cleveland. « Ça paraît con à dire comme ça, parce qu'on est sobres et tout, mais je pense qu'on est presque mystiques quand il s'agit du groupe; c'est pour ça qu'on est si tendus, c'est pour ça que des fois on se fout sur la gueule. Parce qu'Ubu est un groupe avec une vision, et que pour nous cette vision est assez importante pour qu'on soit prêts à crever la dalle où à se battre pour la maintenir intacte. »

Crocus est intarissable; il est capable de tout ramener à son trip: une visite dans un grand magasin, une bouffe, un coup de baignole. La meilleure façon de lui rendre justice serait avec trente-quatre pages et une cassette, comme l'a fait un journaliste dans le dernier numéro de « New York Rocker » (qui, ceci dit en passant, va sans doute devenir un canard important pour la nouvelle « vague »). Il peut tout aussi bien vous parler de Roy Orbison pendant une heure, ou de Rockefeller.

L'après-midi du concert, on part avec Hideous pour écouter les bandes du prochain simple. Crocus nous avait dit: « On tient enfin un tube, « Heaven » va les tuer tous; c'est une chanson sur le printemps à Cleveland. » Ben, heureusement qu'il me l'avait dit, j'aurais jamais deviné tout seul. Toujours est-il que « Heaven » et le B-side « Non-Alignment Pact » constituent un disque plus impressionnant que le dernier (« Streetwaves »); il ne fait aucun doute, par exemple, qu'Allen Ravenstine a un projet caché derrière sa démarche; ce qu'il fait au synthétiseur devrait être interdit par la loi. Crocus: « A chaque fois il nous



Willie Loco et The Boom Boom Band

déjante avec ce qu'il fait; les autres joueurs de synthé se sont toujours cantonnés à sortir les sons les plus cul... »

DEVO

Mais quelques heures plus tard, l'heure n'est plus à la bravade... Crocus nous rejoint au Plaza pour se faire du thé au miel. Il est catastrophé: plus de voix! Scénario familial... Ce soir ils jouent dans un club qu'ils comptent bientôt contrôler, un club nommé The Pirate's Cove situé en plein dans la zone industrielle, ce qu'ils appellent the Flat. La première partie est assurée par un groupe d'Akron, Devo. Je ne sais strictement rien du groupe, sinon qu'il vient de sortir un simple très bizarre sur Booji Boy Records. Les deux faces ne m'avaient pas emballé du tout (je me suis laissé convaincre depuis), mais l'emballage, lui, était époustouflant: la pochette en couleur est double, le « art-work » est dément, vraiment inspiré; et c'est de toute façon un disque unique, puisque ces torpues ont poussé l'insanité - ou la perversité - jusqu'à illustrer L'INTERIEUR de la pochette... Quant à la musique, ben « Jocko Homo » sonnait comme Albert Marcœur, et « Mongoloid » transcendait un rythme débile par des paroles réjouissantes comme « Mongoloid, he was a mongoloid/One chromosome too many ». Mais rien, même ça, ne me donnait le droit d'attendre ce que je vois là sur scène.

Ils sont quatre, tous revêtus de combinaisons sanitaires comme en portent les équipes de nettoyage industriel. Non seulement on pense aussitôt aux Spotniks, mais ils ont aussi l'air con des Spotniks. Le clown central a des lunettes à la Hank Marvin, et tout comme les trois autres il a la coupe de douilles au bol, on croirait qu'il vient de finir ses classes. Mais ces abrutis jouent une musique incisive, dure comme le fer, de la musique qui fait tilt presque à tous les coups. Le bassiste chante presque autant que le mec à lunettes (à ce moment-là, ce dernier s'obstine à faire sonner un orgue comme celui des Aiglons ou des Tornados), mais il n'a pas le jeu de jambes du premier. La moitié de la salle est furieuse; l'autre se marre à en pleurer. Et il y a de quoi; si Jerry Lewis voyait le binoclar danser comme il le fait ce soir, il se recyclerait dans le film de cul. J'ai malheureusement oublié le titre des chansons, mais je me souviens d'une particulièrement, dans laquelle ils chantent les vertus de la purée en flocons.

J'étais déjà pas mal scié par cette surprise, mais quand j'ai abordé le bassiste, alors là j'ai dû m'asseoir. Le bassiste est visiblement la tête pensante du groupe, mais quelle tête! Vous imaginez, vous, un musicien venant d'Akron, dans cette tenue ridicule (et on avait encore rien vu, puisqu'ils jouent le deuxième set en shorts de basket trop longs), avec cette tête de nœud qu'il s'est faite, vous imaginez ce même mec vous parlant à 4 000 mots-minute, vous tenant un discours situationniste des plus sophistiqués, des plus cohérents, des plus cyniques? Eh ben c'est exactement ce qui est arrivé. Visiblement, la folie de la démarche de Devo n'est rien moins qu'une stratégie. « On a des choses à dire, mais on veut pas se faire jeter. Sur scène on est

tellement ridicules qu'on est invulnérables; toute personne nous disant qu'on est mauvais aura automatiquement l'air d'un con; elle n'a plus qu'un recours, c'est de sortir. C'est comme ça qu'on force les gens à nous écouter. On a finalement compris que tout est show-biz, punk ou pas punk, sincère ou pas sincère; alors nous on joue le jeu, mais on le joue à fond, d'une manière presque... insupportable. On met en scène la bêtise et la folie du Système, qui après tout n'est pas beaucoup moins ridicule que nous; on chante la société de consommation, les supermarchés, la purée en flocons et la pasteurisation. It's all show-biz, and it works. »

Oui, la défense de Devo est à toute épreuve; leurs singeries leur servent de bouclier, mais elles leur servent aussi à faire entendre une musique urgente qui n'aurait aucune chance autrement. Le bassiste confirme que les groupes d'Akron sont tous dingues, tous au bord du précipice. Je ne connais pas les Rubber City Rebels, mais vous pouvez juger un autre groupe de Caoutchouc-City, les Bizarros, qui ont un E.P. qui circule en ce moment à Paris et qui viennent de sortir un LP sur le Clone label (un disque à deux places, qu'ils partagent avec les Rebels); la musique des Bizarros semble bien moins démente, plus policée que celle des autres; si vous pouvez imaginer un chanteur sonnant comme Bryan Ferry sur un fond de guitares « garage » presque lyrique... Et puis il y a les expatriés opérant à New York. On parlera plus loin de Lux Interior, le chanteur des Cramps, qui en connaît un bout sur le degré de folie que peut produire la vie en Ohio...

Ubu sur scène, c'est très émouvant; c'est le même principe qu'avec les équilibristes. Ils forcent la sympathie, même quand ils vont trop loin. Au premier abord, il y a une évidence: le côté beefheartien du groupe m'avait échappé sur les disques, mais à voir Crocus devant le micro et les autres derrière, on ne peut pas ne pas y songer. Mais comme avec Beefheart dans ses périodes fastes, il n'y a pas un élément moins important que l'autre (sauf peut-être le synthé qu'on entend moins que sur les disques, et la guitare de T. Herman qui est au contraire plus présente). Entre chanson, Crocus se vaporise la glotte à grands coups de bombe. La rythmique est absolument stupéfiante: le bassiste Tony Maimone (qui a enfin desouillé) joue un peu comme Rocket Morton, il joue dur, féroce, et avec ses doigts. Quant à Scott Krauss, le batteur, il ne cesse de vous étonner. Il ratrape tous les bouts qui traînent (et il faut dire qu'il y en a), relance, enjolive; un vrai mastic. Comme je l'ai dit, avec Ubu c'est tout l'un ou tout l'autre: ou ça marche et c'est très bon, ou ça se casse la gueule; et à les voir on se dit que cela ne dépend pas uniquement des cordes vocales de Crocus; c'est la nature même de leur entreprise, de leur ambition, de leur tâche impossible, qui veut ça; ce qui rend un groupe comme Ubu mille fois plus intéressant que d'autres groupes, même si apparemment ceux-ci réussissent plus souvent. Il reste que je n'ai jamais vu un groupe pareil, ni une ville pareille; sauf peut-être Liverpool. Une ville abhorrée de tous et adorée de

quelques fous. Encore quelques années, et les briques de Cleveland seront à eux. En ressentant les soubresauts de « The Modern Dance », je me demande soudain quelle serait la réaction d'un public européen à ce genre de transe, si cette musique était coupée de tout ce contexte. Et pourtant c'est leur seule chance, sortir de Cleveland et se montrer un peu (comme ils font occasionnellement chez Max's). Mais comment recevoir cette musique dans le vide artificiel des salles de concert? La musique de Pere Ubu est-elle assez forte, assez puissante pour traîner avec elle les odeurs et les lumières du Flat? Eux en sont persuadés, sinon il y a longtemps qu'ils auraient abandonné la partie. En tout cas, on ne fait pas mieux comme guides et introduction au Cleveland Underground. U.S.A.

BOSTON: IN THE FINANCIAL ZONE

Lors de mon dernier passage à Boston, les choses semblaient devoir bien gazer pour les rockers; Boston semblait être appelé à passer à la moulinette des media et du pognon, comme New York juste avant. En fait, rien n'a beaucoup changé en un an; ce serait même plutôt pire. Certes Boston a eu droit à un article dans à peu près toutes les revues spécialisées; mais le Club a fermé sa porte au rock local pour ne jouer que du jazz. Et le Rat a réaffirmé son contrôle. Willie Loco ne compte plus les articles écrits sur lui mais ne peut toujours pas se payer une nouvelle paire de sneakers (il a fallu qu'une fan lui en envoie). Bien sûr, il y a eu « le disque », le fameux double album « Live At The Rat », mais c'est peut-être avec ça qu'il faut commencer à décortiquer les problèmes. Le disque va sans doute être vilipendé, mais aussi sans doute pour les mauvaises raisons. Le format est irritant, et n'est un reflet que du manque d'originalité de Mister Rat himself, Jim Harold. Il se trouve aussi que des trois projets similaires (C.B.G.B. et Max's), c'est le seul qui atteigne presque son but. Les albums new-yorkais n'avaient pu s'assurer la participation des vrais talents new-yorkais (T.V., P. Smith, Heartbreakers, R. Hell...), alors qu'avec le Rat on a vraiment tout ce que Boston a à offrir.

L'ennui, c'est qu'aucun des groupes n'est satisfait de sa performance sur le disque, et souvent avec raison; les deux sélections des Real Kids, qui sont pourtant aisément les meilleures plages du disque, ne sont quand même pas à la hauteur de ce qu'ils sont capables de faire et sur scène, et dans le studio. Le Boom Boom Band et Willie dénigrent presque unanimement leurs morceaux; apparemment, la sélection des plages et des groupes a été plus ou moins houleuse et non dépourvue de problèmes comme l'intérêt (pourquoi Susan, par exemple?), le favoritisme et les problèmes techniques. Quelques conversations avec les groupes, et une visite au Rat lui-même, confirment ce qu'on m'avait dit de Jim Harold qui semble jouer le sempiternel et inévitable rôle du « Parrain », sauf qu'il a été assez maladroit pour s'aliéner tous les groupes qu'il entube et une partie de la presse et du monde du disque. Il n'en reste pas moins que « Live At The Rat » est un précieux document sur ce qui se passait à Boston l'année dernière; il donne malgré

tout une idée assez juste de ce qu'est le « Boston Rock » : sans style, mal foutu, très rarement original, mais dégueulant d'énergie, d'exaspération, de jeunesse. Et ceci, seul un album comme le « Rat » pouvait en donner une idée.

REAL KIDS

C'est entassés dans la Volvo de Severin, le Boom Boom bassiste, qu'on se laisse conter les horreurs de la réalisation du disque, les ragots, les rumeurs. Apparemment, Willie et Sev adorent casser du sucre sur le dos de Jim Harold, et d'à peu près tout le monde à Boston. Eux sont toujours dans la merde, mais leur sort est un peu plus rose que celui des autres à cause des media qui les gâtent plutôt (ils le reconnaissent, mais la personnalité de Willie y est pour beaucoup), mais surtout à cause de Craig Leon, producteur des Ramones, qui leur a fait faire un album et va se charger de les caser et de leur trouver un contrat. « Il n'y a que les Real Kids qui cassent la baraque sur ce disque ; ça me fait mal au sein de l'avouer, parce qu'on est dessus aussi, mais c'est la vérité. Les Real Kids, Harold les traitait comme de la merde ; un soir je l'ai vu pointer son doigt sur le petit Alpo et dire à son videur, « get him » ; seulement maintenant tout le monde lui dit qu'ils sont fabuleux, alors il veut leur faire faire un simple sur son label... » (Il faut dire aussi que John Felice et Alpo prennent un malin plaisir à taquiner Jim Harold et à le faire tourner en bourrique, en un mot à profiter de son caractère, disons, sanguin.)

La chambre de Willie mériterait une place au Gugenheim (ou à Beaubourg) ; elle est couverte de photos pornographiques parsemées de lettres de fans, d'amis, de photos de Willie ; et si vous pensez que Willie vit dans un scrapbook, il vous le confirme en vous montrant une pile de vrais scrapbooks. « J'en ai quatorze », ajoute Willie. Il semble fasciné par la fascination qu'il provoque chez les autres ; il veut vivre comme s'il était une star, c'est sa seule survie, son seul moyen de tenir le coup. Il a un charme à la Ray Davies (dont il a un peu la trombine et les lèvres fines), parle sans arrêt en s'écoutant et pratique le nombrilisme avec une innocence atterrante. Le lendemain soir on retrouvera Willie chez Cantone's, au bras de deux ou trois folles.

Cantone's c'est un bar-restaurant italien dans Broad street, juste en face de la Customs House, au milieu des banques et des grands immeubles du quartier des affaires. John Felice et une partie des Kids ont converti le cinquième étage en appartements, et les soirs de week-end ils servent de « house-band » ; Cantone's, comme les Kids, est un endroit « vrai », nature. Le mardi et le mercredi il y a des strip-teaseuses, le jeudi de la boxe, et le week-end du rock'n'roll. Les vieux et les jeunes se côtoient sans trop de heurts. Le patron tolère les Kids comme il tolère n'importe quoi. Même d'avoir un vrai ring installé dans son arrière-salle, même d'organiser un combat entre son fils et le grand barman. John Felice m'explique : « Ça fait des semaines qu'ils se préparent ; la salle est bourrée parce que les paris sont gros, et aussi toutes les familles sont là. » La scène est digne du meilleur Huston ; les gants

Il y a Ivy, l'autre guitariste, une fille statuesque au visage de craie immuable et aux cheveux roux luxuriants ; elle joue d'une guitare à la marque pas du tout prestigieuse, mais vous en sort des sons comme Duane Eddy.

Cramps



font un bruit horrible et mou en écrasant la chair et les pifs ; les bonnes femmes hurlent ; c'est Cantone's le jeudi soir.

CANTONE

Mais avant la java du vendredi soir, John Felice nous emmène dans les sous-sols du M.I.T. là où sont les studios de WTBS-FM (très poétique tout ça !). Depuis quelques jours leur copain Œdipe, qui a le meilleur show « underground » de toute la côte Est, tente de les enregistrer dans le studio rudimentaire et exigü (et surchauffé) de la station. Ils enregistrent avec un seul micro, mais quand ils nous jouent les basic tracks dans la cabine, le résultat est stupéfiant. A présent, John et Alpo font les vocaux ; les casques déconnetent, et John s'énerve. Le directeur de la station, un petit génie de l'Institut de Technologie aux allures de collégien, se met à tigonner des fils et des prises, explique quelque chose à Eddy (qui reste calme aux consoles), et on reprend. Cette fois-ci tout marche ; Alpo fait un peu le clown mais assure correctement les chœurs. John est torse-nu, main sur la hanche, chantant « All Kinds Of Girls » ; il semble plus mesuré que sur scène, plus étrié. A la fin il prend sa Rickenbacker pour se donner l'illusion d'être avec son groupe. Ensuite on écoute le résultat et Eddy repart avec la bande, qu'il jouera le lendemain avec le nouveau Mink DeVille, le Roky Erickson que je lui ai filé et toutes les nouveautés un peu marginales de la semaine.

De retour chez Cantone's, on écoute des disques avec John et Alpo ; du rockabilly, dont John est fou, mais aussi les Shadows of Knight et les Dixie Cups (« Chapel Of Love »). Puis Alpo nous déniche religieusement son interview de Brian Jones sur le Ed Rudy LP ; on est tous écroulés à entendre l'accent de Brian et à regarder Alpo le mimer. En parlant avec John et les autres, en vivant quelques jours avec eux, je comprends enfin l'importance de leur nom ; j'ai toujours trouvé ce nom un brin naze, et même pas très frais. Mais dans les Real Kids, l'important c'est « real » ; tout ce qu'ils font, touchent ou pensent est « real », tout comme Cantone's est un endroit « vrai », pas un club ni un endroit où se montrer, pas pour les poseurs. Et il en va de même pour leur attitude vis-à-vis du music-biz ; ils ne veulent pas aller trop vite ; ils savent ce qu'ils ont avec Cantone's : une base modeste mais solide, qui ne peut que grandir s'ils savent garder leur rythme et aussi ce qui fait d'eux le groupe le plus attachant que j'aie jamais rencontré. Ils sont en passe d'offrir à Boston une alternative SAINE : eux ou le Rat ; et ceci dans un quartier idéal, presque romantique (et encore une fois Jonathan l'avait bien prévu, lui qui est venu la semaine d'avant à Cantone's chanter « In The Financial Zone » sur scène avec John...).

En bas il y a beaucoup de filles qui dansent, des mecs qui écoutent, assis aux tables, des vieux types, les habitués, qui viennent reluquer d'un œil amusé ; mais il y a surtout des filles, ce qui est un signe qui ne trompe pas. Et ça se comprend très bien : les quatre garçons ont tous un charme bien particulier. Il y a Bill, celui

qui ne dit jamais rien et reste à l'arrière (tiens donc...). Il y a Howie, le batteur timide et secret (mmm). Et surtout, sur le devant de la scène, John et Alpo. Alpo avec son veston gris, sa frange à la Brian (son idole), Alpo le feu-follet, l'âme du groupe dans la même mesure que John en est la tête incontestée. Et enfin John avec sa carrière imposante, sa sensualité de jeune gouape, sa sagesse glanée dans les rues de Boston (comme il l'explique dans « Commons At Noon », il se démerde tout seul depuis l'âge de quatorze ans et « habite downtown parce que là-bas les mecs ne vous laissent pas tomber »). Les filles les adorent, d'abord parce qu'ils sont mignons, ensuite parce qu'ils les font danser (« if you can do the Boo »...).

Je pourrais continuer encore longtemps comme ça ; tout ce que je puis dire, c'est que dans l'euphorie du moment j'avais l'impression d'être dans un certain club de Richmond, là où des choses très importantes ont commencé... J'espère seulement que Cantone's ne sera pas trop vite gâché par le succès (j'oubliais de dire que Cantone's est GRATUIT et que les drinks sont pour ainsi dire donnés), et que vous pourrez bientôt juger sur pièce en Europe au moins avec un simple, même peut-être avec une tournée, si on ne jette pas l'Eponge avant... J'ai l'air, comme ça, d'en chier des armoires normandes, et je ne prétends pas du tout à l'objectivité (plutôt mourir !), mais laissez-moi vous dire quand même que de tous les groupes « underground » intéressants que j'ai vus depuis trois ans, les Real Kids sont les seuls qui m'aient laissé cette impression de jeunesse et de jeunesse, cette qualité douce/amère, amour/colère, joie/cafarde, et ceci d'une façon aussi durable. Quand vous les avez entendus jouer deux soirs de suite et que vous apprenez que le plus vieux d'entre eux à vingt ans, c'en est même un peu effrayant. Et on ne peut pas s'empêcher de sourire...

NEW YORK : BALLADE POUR UN CER-CUEIL

Tout le monde là-bas vous le dira : les carottes sont cuites pour le rock de New York. Tous ceux qui pouvaient signer ont signé, font des tournées nationales et européennes, font des disques, etc... Mais dans les clubs, la relance, la relève est loin d'être faite. L'infrastructure se développe (le dernier en date est une sorte de Fillmore du punk rock créé dans l'ancien ciné the Elgin, dans le quartier « espagnol » de la 8^e Avenue ; un truc épouvantable où il ne passe que des groupes merdiques comme Ocean Star et des revues costumées, on se croirait à San Francisco !), mais les groupes sont de plus en plus minables ; j'ai vu les Pirates (dégueulasses), je suis tombé par hasard sur le gig des Dictators à CBGB, à trois heures de l'après-midi, un machin qu'ils faisaient pour la radio française, « live par satellite » (rien que ça) ; quand je suis entré ils faisaient « Search And Destroy », et c'est la seule bonne chose que je les aie jamais entendus faire ; après ça, c'était la gerbe habituelle. Même l'infatigable Terry Ork a désespéré et les disques qu'il sort à présent sont faits par des outsiders comme Alex Chilton (qui

vient de Memphis, via les Box-Tops et Big Star) ou Prys ; il reste bien mystérieux quant à son album produit par Andrew Loog Oldham qui consiste entièrement en chansons des Stones faites par toutes les « vedettes » de New York.

Non, la seule chose intéressante que j'aie vue là-bas, c'est un groupe de réfugiés de l'Ohio et du Michigan nommé The Cramps ; je connaissais Miriam Linna quand elle en était encore à s'occuper d'une sorte de Pere Ubu fan-club à Cleveland ; elle est venue à New York pour aller à l'école ; trois semaines plus tard elle n'hésitait plus qu'entre la dépression nerveuse certaine et rejoindre un groupe de rock que démarraient des amis. Elle n'a pas hésité longtemps ; les Cramps se sont formés il y a quelques mois, et déjà ils sont à l'affiche de Max's et CBGB le week-end. On les adore ou on les exécute, mais tout ce qu'on peut dire c'est que c'est un groupe avec lequel il se passe toujours quelque chose.

GRAMPS

The Cramps sont déjà très intrigants visuellement : il y a un guitariste tatoué qui malmène sa Flying V rouge à pois blancs en montrant les dents comme un loup et en jetant des cigarettes allumées dans la salle. Il y a Ivy, l'autre guitariste, une fille statuesque au visage de craie immuable et aux cheveux roux luxuriants ; elle joue d'une étrange guitare à la marque pas du tout prestigieuse, mais vous en sort des sons comme Duane Eddy, TWAAANG, TWAANG. Il y a Miriam qui cogne sur ses caisses comme un métronome, l'air complètement catatonique. Mais il y a surtout leur chanteur, Lux Interior. Sur scène on dirait vraiment un échappé d'asile : cheveux taillés courts, camisole noire, Lux a surtout une façon très particulière de maltraiter ses micros et de les prendre invariablement sur la gueule ; c'est un mélange de Boris Karloff et Jerry Lewis. Mais il a AUSSI des conceptions musicales très originales. Quand il braille des choses insensées comme « I'm A Teenage Werewolf » (je suis un loup-garou teenage, j'ai un appareil sur mes crocs), ou quand il hoquette frénétiquement « Love Me » (With Desire), il est facile de les prendre pour une bande de marrants. Mais en fait il se passe souvent quelque chose de très spécial durant leurs sets : on dirait qu'ils tentent un certain démarquage de quelque chose ; quand ils mettent tous leurs lunettes en plastique et font « Sunglasses After Dark », il est, encore une fois, facile de prendre ça pour une parodie des ridicules de la vie nocturne new-yorkaise. C'est ce que tous les critiques ne se sont pas privés de faire, puisque par ailleurs les Cramps sont inclassables musicalement et ne pourraient être aisément mis dans les petits sacs des catégories. Mais il faut être sourd pour ne pas entendre d'où ils viennent et ce qu'ils veulent faire. Lux prend le mors aux dents dès qu'on mentionne le mot « parodie » devant lui : « Les critiques sont fainéants ; ils sont tellement dans le trip New York que quand ils entendent « Sunglasses After Dark » ils pensent tout de suite à Danny Fields et aux deux ou trois gus qui portent des lunettes de soleil

la nuit. Ils ne sont même pas foutus de reconnaître la chanson, qui est une chanson de rockabilly datant de 1958! La même chose pour « Love Me ». Seulement voilà, à New York et aux States en général, on ne connaît pas le rockabilly; ils ne peuvent pas s'imaginer que ce que je fais sur scène c'est de la petite bière comparé à ce que faisaient certains chanteurs de rockabilly entre 56 et 58, avant qu'on referme le couvercle sur cette « musique de dingues »; comme ce type qui sautait de quinze mètres directement sur la scène, avec sa guitare et tout. Et les costards! Tu n'as pas pu voir notre guitariste faire le « surf'n' bird » hier soir parce qu'on était dans une mauvaise passe et que le public n'était pas avec nous, mais je te prie de croire qu'il y a des soirs où les gens deviennent dingues avec nous, ou alors la mâchoire leur pend comme une lanterne. » L'autre zouave n'a peut-être pas fait l'oiseau, mais je me souviens quand même de leur version frénétique du hit des Trashmen, tout comme leur sauvage version de « Strychnine », des Sonics. Lux était le genre de mec qui passait son temps à écrémer les Armées du Salut et les disquaires de l'Ohio (il est d'Akron) pour récolter la plus formidable collection d'obscurités dérangées que j'aie jamais vue de ma vie. « Ouais, je me baladais avec un petit électrophone portatif, et dès qu'un groupe ou un titre m'intriguait je le passais dans le magasin! En Ohio, il y a eu des trucs fabuleux. Ou à Pittsburgh, par exemple, qui est la seule ville en dehors de Seattle où les Sonics avaient des hits et étaient connus. Tiens, je vais te jouer ce « Louie Louie », par les Swamp Rats; c'est un groupe de Pittsburgh qui a tout piqué aux Sonics! » Chez lui Lux est calme, gentil comme tout, et très anxieux d'expliquer ses ambitions. Sa piaule regorge de disques rockabilly les plus rares, et aussi la crème des sixties. « J'ai fait ce groupe parce que je suis amoureux de cette musique et de l'époque où le rock'n'roll était vraiment dingue. Je n'essaie pas de le copier, ni de faire du rockabilly contemporain comme font les groupes de Weiser. J'essaie de faire AUTRE CHOSE à partir des mêmes éléments, et je suis persuadé que le rock aujourd'hui a besoin de cette folie. »

Et leur volonté d'agression sur scène? « C'est-à-dire qu'on joue mieux quand le public est hostile, quand on le surprend. Et il y a aussi que notre guitariste est de Detroit et qu'il peut faire Iggy mieux qu'Iggy, et des fois on va dans ce sens-là. » Je laisse Lux au milieu de ses disques fabuleux. Ça devait arriver, des gens comme Miriam ou Lux: on ne peut être fan ou collectionneur ou fou de musique que pendant quelques années; arrive un moment où l'on ne peut plus se passionner que pour ce qu'on aimait avant; alors il faut passer à l'action, se mouiller. Et c'est une tout autre aventure, une tout autre passion. Mais en remontant dans la grosse Dodge et en écoutant pour la 234^e fois « Hotel California » et Thelma Houston dans « Don't Treat Me This Way », je me dis qu'il est grand temps de commencer à faire « autre chose », même s'il faut commencer par refaire, en moins bien, ce qui nous a toujours plu. — PHILIPPE GARNIER — mai 77.



Pere Ubu



The Real Kids

La scène est du
meilleur Huston; les gants
font un bruit horrible et mou en écrasant
la chair et les pifs;
les bonnes femmes hurlent; c'est
Cantone's le jeudi soir.